



D.R.

Gabrielle Richard : « Il y a un nouveau socle commun, plus de diversités et, surtout, plus de représentations positives. »



© Laurent Metterie

Camille Froidevaux-Metterie : « La famille est le socle qui permet depuis des millénaires de perpétuer le patriarcat et d'enfermer les femmes dans les rôles sexuels et maternels. »

Faire place à de nouvelles configurations familiales

De plus en plus de personnes pensent et vivent la famille en dehors des normes traditionnelles. Dans son livre *Faire famille autrement*, la sociologue québécoise Gabrielle Richard donne la parole à des personnes queers, transgenres, polyamoureuses, qui ne correspondent pas au concept de la famille nucléaire. En France, la philosophe et chercheuse Camille Froidevaux-Metterie s'intéresse depuis une dizaine d'années au corps des femmes. Dans *Pleine et douce*, elle délaisse l'écriture académique pour la fiction. Le résultat est un roman choral qui raconte l'arrivée d'Ève, « un enfant du désir et de la technique », née par procréation médicalement assistée dans une famille monoparentale. L'une a théorisé l'idée, l'autre l'utilise comme toile de fond de son premier roman.

Les deux rêvent de voir la famille repensée.

PROPOS RECUEILLIS PAR AUDREY VANBRABANT

« Nous sommes dans un moment charnière en ce qui concerne la réinvention de la famille. »

Les exemples de familles qui fonctionnent « autrement » sont rares en littérature. Qu'est-ce qui vous a poussées à écrire sur ce sujet ? Que ce soit en tant que sociologue, Gabrielle, ou en tant qu'autrice de fiction, Camille ?

Gabrielle Richard : « Les questionnements initiaux de *Faire famille autrement* font écho à mon propre vécu. Je suis parent queer, ma famille est queer, je vis avec une personne non-binaire et nous avons eu des enfants de façon non normative. Ces préoccupations, ce sont donc d'abord les miennes et celles des personnes queers qui m'entourent. Et puis aussi, je suis convaincue que les réflexions que j'apporte sont pertinentes pour d'autres, notamment des familles cisgenres hétérosexuelles, qui font famille de manière dite traditionnelle. Certes, pas mal de choses ont été écrites ces dernières années sur la maternité et la grossesse. Je m'en inspire, mais les écrits queers sur le sujet sont rares notamment parce que choisir d'être parent, ça ne va pas de soi, et ça ne fait pas énormément l'objet d'écrits littéraires ou scientifiques. Le queer est une posture qui se veut contestatrice des attentes sociales liées au genre et à la sexualité.

Ce qui est intéressant avec le roman de Camille, *Pleine et douce*, c'est qu'on est face à des configurations familiales qui ne sont pas pensées de manière théorique. Je ne peux que me réjouir qu'une autrice reconnue comme elle s'empare du sujet et contribue à faire qu'il ne soit plus une réflexion qui occupe une minorité, mais bien qui mérite d'être abordée à plus grande échelle. »

Camille Froidevaux-Metterie : « Je vois un point commun immédiat entre nous deux : moi aussi, j'écris à partir de mon propre vécu et je l'ai toujours fait dans mes livres. Je fais résonner mes expériences incarnées avec celles d'autres femmes, car je pense qu'il est impossible de réfléchir à ces sujets sans donner la parole aux personnes concernées.

Mais j'écris d'un autre point de vue que celui de Gabrielle : je suis une femme cisgenre et hétéro, mère de famille, mariée. Cela dit, je travaille le sujet de la maternité dans toutes ses dimensions, du non-désir d'enfant aux familles monoparentales, queers, choisies, en passant par le regret maternel. J'estime que nous sommes dans un moment charnière en ce qui concerne la réinvention de la famille, le recul de l'histoire le prouvera. C'est crucial, parce qu'elle est le socle qui permet depuis des millénaires de perpétuer le patriarcat et d'enfermer les femmes dans les rôles sexuels et maternels. Faire exploser ça, c'est ouvrir la possibilité de renouveler tout le système et explorer des imaginaires et possibles inédits. »

Gabrielle, pouvez-vous donner une définition de ce que signifie « queerer la famille », concept au cœur de votre livre ?

G.R. : « De façon simple, "queerer la famille", c'est la repenser en dehors de ses assises normatives. Je me concentre sur deux d'entre elles. D'abord, les familles qui sortent de l'hétérosexualité et qui ont des enfants dans un contexte monoparental, gay, lesbien, etc. Ça permet de détailler le fait que l'hétérosexualité n'est pas une norme incontournable quand on fait famille. Par la même occasion, ça permet aussi de déconstruire l'idée que la parentalité serait le paroxysme de l'hétérosexualité. L'autre assise est de défaire la nécessité de la "complémentarité homme-femme". "Queerer la famille", c'est repenser les rôles sociaux, mais aussi ce qui relève de la conception d'un enfant. Comment le concevoir en dehors de ce que l'on estime nécessaire, à savoir une femme et un homme cisgenres ? Ça révèle l'importance du rôle social des parents et ça questionne le lien biologique. »

Une autre notion théorisée dans votre livre, Gabrielle, est celle de « parent/père/mère social-e ». Dans celui de Camille, Ève a un père « intime », le meilleur ami gay de sa mère. Pouvez-vous expliquer cette notion et en quoi elle est centrale dans l'idée de faire famille autrement ?

G.R. : « La manière dont on est lié-e par le corps à notre progéniture est garante d'une légitimité sociale qui nous est accordée en tant que parent. Mais quand on est un couple de lesbiennes, il est fréquent de s'entendre demander qui est la "vraie" mère. Ça importe aux gens qui nous entourent de le savoir et cela ancre les représentations qu'ils se font de notre famille. C'est primordial de montrer que la biologie ne fait pas tout. On peut avoir un lien biologique avec un enfant sans jouer de rôle dans sa vie et, au contraire, ne pas être lié-e biologiquement à un enfant mais être son parent. »

C.F.-M. : « Je voulais mettre en avant le projet parental de Stéphanie, une femme qui décide de faire un enfant seule. Stéphanie souhaite qu'Ève ait un père dans sa vie qui ne soit ni un père social, qui la reconnaîtrait, ni son géniteur. Il et elle ne vivent pas ensemble, mais il lui offre ce que j'estime être la meilleure paternité au monde : il est un "père intime", ce qui souligne que la parentalité n'est pas biologique. S'il y a bien quelque chose qui n'a longtemps pas existé, c'est le lien d'intimité entre un père et sa fille. Historiquement, dans nos sociétés patriarcales, les filles étaient considérées comme des sous-enfants. De ce fait,

« Quand on est un couple de lesbiennes, il est fréquent de s'entendre demander qui est la "vraie" mère. »

la relation des pères à leur fille était fondée sur la déception et, surtout, sur une infinie distance produite par les injonctions faites aux hommes comme le déni de la tendresse ou l'interdit de la proximité physique. »

À vous lire toutes les deux, il me semble que l'un des enjeux centraux dans l'idée de faire famille autrement, c'est de modifier et de revoir le langage – notamment administratif. En quoi est-ce un levier primordial ?

G.R. : « D'abord, le langage contribue à créer la réalité. Quand on prend le cas des parents non-binaires, l'un des enjeux pour elleux est de trouver une place dans un système binaire qui conçoit les rôles comme étant pleinement masculins ou féminins. Autre exemple : comment se fait-on appeler par l'enfant à venir ? Lorsqu'on est deux mamans, deux papas, non-binaires, davantage que deux parents, etc. Socialement, les mots ont une importance, notamment pour les parents qui n'ont pas de lien biologique et pour lesquels se faire appeler "maman" ou "papa" signifiera quelque chose aux yeux de la société. »

Justement, remanier la langue et jouer avec les mots, c'est aussi le rôle et le travail des auteurs/trices. C'est quelque chose que vous aviez en tête en écrivant *Pleine et douce* ?

C.F.-M. : « Pas assez, et je m'en rends compte en écoutant Gabrielle. Ce qui m'a le plus marquée dans son essai *Faire famille autrement*, c'est l'idée que la grossesse est une expérience corporelle, point, sans l'adjectif féminin. C'est énorme comme réflexion parce que ça permet d'ouvrir des horizons et que cela condense l'essentiel de ce que nous essayons de faire, nous féministes, à savoir que les femmes ne soient plus des corps-objets. Cela passe aussi par le fait de débarrasser les expériences vécues corporelles du carcan de la féminité. Il va falloir bien plus que quelques ouvrages, car c'est difficile à concevoir dans notre société binaire. Mais, en tant que philosophe, je dis toujours que, quand quelque chose commence à être pensé et que des mots sont inventés, ça signifie que cela existe et que c'est légitime. »

Comment l'idée de « queerer » la famille se croise-t-elle avec d'autres discriminations comme le racisme, la précarité, le validisme, etc. ?

G.R. : « Faire famille autrement, ça dépend aussi du milieu social, économique, de l'éducation. Tout le monde ne dispose pas de la même marge de manœuvre et on ne peut pas faire l'économie de ces autres dominations. Ce qui est similaire, par contre, c'est l'exercice d'équilibriste inhérent à la volonté d'être parents différemment. Il est clair que c'est une renégociation constante de nos capacités d'action quand on est parent queer, racisé, porteur d'un handicap, trans, etc. »

Le concept de « famille » est une sorte de chasse gardée dans beaucoup d'esprits. Chaque fois qu'on la questionne, on soulève l'indignation... En guise de conclusion, j'aimerais savoir où vous estimez qu'on en est en tant que société sur ce sujet-là ?

C.F.-M. : « Je veux faire l'effort de regarder les choses dans une perspective encourageante, mais sans être excessivement optimiste. Il y a une évolution juridique en ce qui concerne le fait de faire famille autrement. En France, il y a eu une avancée cruciale récemment : les femmes seules et les couples lesbiens ont désormais accès à la PMA. C'est énorme, parce que cela signifie qu'elles peuvent enfin décider d'avoir une famille en dehors du cadre patriarcal et hétéronormé. Par contre, cette avancée oublie totalement les personnes trans... Je me réjouis aussi de constater que de plus en plus d'enfants grandissent dans des familles "autres". Je pense sincèrement qu'un horizon s'est ouvert. »

G.R. : « C'est certain que les parentalités queers déstabilisent les conceptions de ce que serait une bonne famille. Il n'est pas étonnant que nos familles soient vues comme perturbatrices de l'ordre social : elles bouleversent des conceptions du genre et de la normalité qui sont ancrées depuis longtemps. Ça, ça va être très long à ébranler. Par ailleurs, il y a beaucoup d'essais encourageants qui laissent entendre que le futur est plus dégagé et que, certes, les avancées juridiques sont encore incomplètes, mais elles sont là et sécurisent des configurations qui existent tout en permettant à d'autres qui ne l'envisageaient pas de faire famille différemment. En ce sens, je pense qu'il est plus facile pour de jeunes personnes queers de se projeter dans la parentalité aujourd'hui. Il y a un nouveau socle commun, plus de diversités et, surtout, plus de représentations positives. Tout ce qu'on nous donnait à voir avant, c'était l'exclusion et la violence. Maintenant tout n'est pas parfait, mais on a aménagé d'autres possibles. » ●



Faire famille autrement
Binge Audio Éditions
2022, 160 p., 15 eur.



Pleine et douce
Sabine Wespieser 2023,
224 p., 20 eur.